

## *En passant par Blida Ville de mon enfance...*

Avant l'occupation française BLIDA était une ville dépeinte comme follement ou gracieusement frivole, vivant de luxe et la joie des sens sous un ciel parfumé de rosés et de jasmin. La beauté de ses femmes était célèbre et leur prestige inégalé. Recherchées, courtisées, adulées, couvertes de riches bijoux et semblables à des châsses (coffret où l'on conserve les reliques d'un saint), ces prêtresses hiératiques de la danse restaient sans rivales dans les fêtes grandioses dont les Deys d'Alger se plaisaient à orner les fastes de leur régime et à réjouir l'intérieur de leur palais. BLIDA n'était pas une cythère. Cependant c'est là où couraient à leurs rendez-vous galants, les fils prodigues des "grandes tentes" les lieutenants des khalifats, amis des plaisirs, des chefs du sud et même des roitelets du pays des noirs. Là encore des corsaires et des pirates enrichis par la guerre des prises et le trafic des esclaves, apportaient leur or avec leurs passions. Le cadre s'y prêtait d'ailleurs admirablement. Comme la plus gracieuse des ceintures, de vrais bois d'orangers et de citronniers aux fleurs odorantes entouraient la ville. Ils lui assuraient une protection à la façon des avancées d'un rempart tout en servant de bordure magnifique à ses jardins fleuris et embaumés d'un enchantement digne des demeures sultanes. L'eau vive coulait sous les bosquets et murmurait sa chanson dans des vasques peu profondes. Même le lit et le cours de l'Oued-EI-Kebir, tour à tour torrent furieux ou humble filet d'eau se distinguaient par le tableau aimable et coloré de ses bouquets de lauriers roses et de ses ricins aux baies rouges et au feuillage décoratif.

Au-dessus de " BLIDA " l'Atlas s'offrait à ses regards et apparaissait sous la majesté d'une immense draperie de verdure ayant au bas un peuplement de chênes et de lauriers et au sommet l'aristocratique forêt de cèdres dont toute la splendeur n'a pas complètement disparu.

Les habitants de BLIDA aimaient les riches vêtements et les plus belles choses connues. Les soies et les brocarts du Levant, les terres et les glaces de Venise, les perles de l'Orient, les tapis de Perse et les monnaies rares leur apportaient les trésors de leur luxe. Florence lui expédiait les fards, les poudres et les cassolettes préférées des nobles dames florentines. Nulle part ailleurs les maîtres brodeurs sur or n'excellaient à revêtir de somptuosités et d'éclat les tuniques des grands seigneurs et les selles de leurs coursiers. N'oublions pas que l'on était aux âges chevaleresques. Les femmes ne sortaient qu'en palanquins, et les cheveux superbement peignés.

Les historiens arabes ont fait preuve d'une extrême sévérité à l'égard de cette cité où les plaisirs et l'amour leur paraissaient exercer sur l'esprit de la Régence d'Alger un empire condamnable. Les poètes au contraire ont chanté les louanges avec la pire ivresse d'une imagination exaltée par de magiques séductions. Sur ce point l'austérité de l'histoire et la flamme de la poésie sont restées inconciliables. Leur désaccord ne date pas de là. Son ancienneté est aussi vieille que le monde. Il n'est pas jusqu'au cantique des cantiques qui ne se soit heurté à l'hostilité des analystes investis de la mission de noter et de confondre, sur leurs tablettes la grandeur des exploits et l'opulente richesse des ROIS avec la navrante pitié des misères de leurs peuples que rongeaient la lèpre cruelle des destins immérités.

Comme autrefois des moines patients et érudits dans les cloîtres des abbayes studieuses, il existait dans les mosquées du Mahgreb des serviteurs du prophète chargés d'entretenir le culte des écritures sacrées. Ils n'appartenaient ni à la classe

des lieutenants, ni au cénacle des poètes. De longues et laborieuses méditations les avaient encouragés à conclure que les tremblements de terre qui affligèrent BLIDA et à trois reprises la détruisirent furent l'expression de la colère divine provoquée par les dérèglements de la population et le scandale de ses mœurs dont les vices avaient chassé la moralité ; seule la nature en a gardé jalousement le secret.

La signification de ce châtement expiatoire donnée par des religieux voués à la recherche de la vérité est-elle en réalité exacte ? Faut-il l'admettre avec la crédulité de la foi ? Doit-on la repousser parce que contredite par d'autres faits ? Le doute ne semble pas permis. Non, les catastrophes terribles qui bouleversèrent BLIDA de fond en comble, ne furent pas le geste voulu d'un Dieu tout au contraire porté par ses disciples et ses représentants sur la terre, à distribuer des témoignages de sa sublime bonté et de sa magnificence aussi souveraine qu'infime.

On sait en effet que les saints et les personnages objets de la vénération fervente des fidèles de la religion mahométane (l'Islam n'était pas encore inventé) marquaient une prédilection pleine de sollicitude pour la cité des roses et des orangers. N'était-elle pas leur fille, celle qu'ils avaient pris à cœur de parer de toutes les grâces ?

Avant leur venue au pied de l'Atlas, le sol frappé de stérilité était aride et laid, une sécheresse néfaste le désolait et, suivant les saisons il était tourmenté l'hiver par l'aquilon glacial, l'été par les vents brûlants qui embrasaient la plaine et la montagne et rendaient la chaleur étouffante. Le pays avait succombé sous cette inexplicable disgrâce. Sur les prières des saints et de ceux qui étaient admis à leur servir de cortège, le climat devint clément et la terre féconde. Elle se chargea de frondaisons luxuriantes et d'arbres aux fruits d'or. Elle se couvrit de fières et élégantes forêts. Les plus doux jardins et les plus belles fleurs aux mille parfums, l'embellirent. Elle vit enfin comme par miracle surgir d'abondantes sources d'eau pure, légère et agréablement rafraîchissante. Un Eden était créé. BLIDA s'y blottit et s'enivra des merveilles de cette création pendant que des génies inspirés par Athènes dispensaient à ses femmes les dons de la beauté, de la grâce et des charmes pervers. Les pèlerins qui pieusement, chaque année, s'en allaient en foule incliner leurs fronts vers ces lieux bénis et privilégiés, attestés par la sainteté des tombeaux de leurs marabouts, criaient leur ardente reconnaissance pour les traducteurs de la toute puissance du très haut dont le nom était glorifié.

Mais un jour devait venir où BLIDA, ses attraits, ses délices, sa couronne d'oranger, ses buissons de roses, sa tendre population pécheresse devaient s'éteindre effroyablement dans le sang et l'incendie par le fer et le feu des batailles. Le 23 Juillet 1830 ouvrit la porte à cette tragique fatalité.

CE JOUR-LA. - Le comte de Bourmont, commandant le corps expéditionnaire qui, vingt jours auparavant avait arboré le drapeau de la France sur Alger, s'intéressa à BLIDA sous la suggestion de la curiosité du fruit défendu. Ainsi qu'il en fit l'aveu, il se rendit en excursion au pays des roses et des orangers avec une colonne d'un millier d'hommes. La renommée légère de BLIDA l'y avait attiré, l'imprudence ou des pratiques blâmables à tous égards devaient l'en faire sortir après avoir couru les plus grands périls.

La colonne avait établi son bivouac aux abords de la ville et se présenta à elle dehors si pacifique, qu'officiers et soldats y pénétrèrent en touristes. Les gens de BLIDA ont soutenu que leurs visiteurs, qu'ils avaient accueillis sans crainte et sans haine, se livrèrent grossièrement à de telles privautés sur leurs femmes et leurs filles habituées aux raffinements du respect et de l'admiration, que des représailles ne pouvaient manquer d'y répondre. A coups de fusils, ils forcèrent les auteurs de ces infractions aux lois de l'hospitalité à fuir en toute hâte.

L'injure réelle ou inventée ne se contenta pas de cette fusillade. De toutes parts de la montagne et de la plaine des défenseurs de BLIDA accoururent en nombre et attaquèrent avec vigueur la colonne qui, avec le comte de Bourmont en tête, ne trouva son salut et la possibilité de son retour à Alger que dans une retraite précipitée et marquée par des pertes sérieuses.

Grave échec ; le premier et le plus humiliant qu'enregistrait l'Armée d'Afrique. Il devait être vengé. Il le fut mais sans grandeur militaire. La justice qu'imposa au vainqueur par la force une considération magnanime envers le vaincu par sa faiblesse, fut la seule à briller mais par son absence.

Assaillie par des forces supérieures, BLIDA fut mise en pièces et à sac incendiée et pillée, ses maisons brûlèrent pendant plusieurs jours, ses bois d'orangers et de citronniers, qui en étaient la parure, furent coupés et détruits. Les habitants cherchèrent un refuge dans la montagne.

L'occupation de BLIDA fut temporaire. On en retira la garnison appelée ailleurs par des nécessités pressantes ; on la remplaça par un gouverneur indigène, étranger à la ville dont les exactions eurent un caractère inimaginable. L'autorité française eut le tort de ne pas les réprimer.

Ce régime contribua à porter le dernier coup mortel à la gracieuse cité qui avait été l'ornement délicieux et l'attrait incomparable de la Régence d'Alger. Elle s'endormit pour toujours avec sa vie d'amour dans ses ruines fumantes et en proie aux cauchemars affreux de ses destinées violentes et anéanties à jamais.

BLIDA était appelée à revivre plus tard comme ville européenne. Les droits qui découlaient de ses avantages géographiques échappèrent à la prescription. Ils surent se faire valoir. BLIDA s'appela "BLIDA" avec un H que l'on supprima comme on l'avait retranché à Coléa, à Miliiana, à Médéa.

BLIDA eut les honneurs d'une Sous-Préfecture et fut le siège de la brillante division militaire que commandait le général YOUSOUFF, secondé par le colonel ABDALLAH.

Elle perdit un jour sa Sous-Préfecture et sa division. Elle s'en consola et rétablit sa suprématie en créant des écoles, en instituant son collège, en embellissant ses artères par d'admirables plantations. BLIDA n'est plus, mais BLIDA demeure toujours la Ville des Roses et des Orangers.

Les heures noires s'enfoncent de plus en plus dans l'ombre profonde d'un passé déjà lointain. Les bienfaits affectueux d'une France magnanime en a effacé le pénible souvenir. Dans BLIDA, rappelé à la vie et reconstitué dans sa grâce, la bonne harmonie règne entre musulmans et français. L'école y a puissamment contribué.

Le tableau est touchant de ces humbles asiles maternels où de menues créatures, tout petits enfants européens et indigènes se tiennent par les épaules, répètent en cadence et à l'unisson avec leurs dévoués éducateurs et éducatrices des chansons simplettes, premiers balbutiements de la naissance et de l'intelligence. Comment ne pas y voir la sereine attestation des sublimes vérités de la Paix et des buts heureux de la civilisation.

Pierre PENIN.